



Création sur Mesure en Cœur de Pays Haut

**Collectes de récits d'habitantes
autour de la thématique de l'adolescence**

Il était une fois dans l'Est est un projet coréalisé avec Scènes et Territoires
Avec le soutien de : la DRAC Grand-Est, la Région Grand-Est, le Département 54,
l'Appui aux Territoires 54, la Communauté de communes Cœur du Pays Haut

Propos recueillis par Aurélia Monfort
Photos et Vidéos : Scènes et Territoires / La Bande Passante

→ p.2
Raconter un territoire
par le biais des adolescences
Interview de Benoit Fairve

→ p.3
Une résidence artistique
avec les adolescent-es du collège
Joliot Curie de Tucquegnieux
Interview de Camille Pereira

→ p.3, p.4
"Ici, à l'époque, c'était l'Amérique"
Interview de Tommy Laszlo

→ p.5
Un projet inclusif et intergénérationnel
pour apprendre de nos différences
Interview de Olivier Tellier

→ p.6
Des récits vivants, simples et passionnants
Interview de Laurence Moletta

→ p.7
Touchés par des récits,
des souvenirs partagés
*Interview des collégien-nes, Loucia, Inès
et Pierre*

→ p.8
Raconter pour ne pas oublier
Interview de Emilie Henquinet

→ p.8, p.9, p.10
La musique au cœur de la rencontre
Interview de Thomas Guiral

→ p.10, p.11
Redécouvrir son environnement,
sa famille, son histoire
Interview de Marie Fiefel

→ p.11, p.12
Le dessin pour tisser du lien
et attiser la curiosité
Interview de Etienne Gendrin

Raconter un territoire par le biais des adolescences

Benoit Faivre est coresponsable artistique de la cie La Bande Passante, il est à l'origine du cycle de création autour des récits intimes adolescents *"Devenir(S)"*, et du développement de créations sur mesure qui s'appuient sur cette thématique.

« *Le projet Il était une fois dans l'Est raconte un territoire par le prisme des adolescences, et s'inscrit dans un tout plus grand qu'il contribue à éclairer.* »



Comment le travail sur l'adolescence s'inscrit dans la recherche artistique de la compagnie ?

Dans le travail documentaire de la compagnie, il y a toujours cette question de savoir comment on se construit en tant qu'individu, ce qui vient de l'intérieur et de l'extérieur. Il y a quelques années déjà, nous avons ouvert un nouveau cycle documentaire autour des récits intimes adolescents. Ce sont les journaux intimes d'ados de 12 à 18 ans qui ont d'abord constitué le cœur de notre recherche. Une documentation précieuse, parce que sensible et sincère, qui éclaire particulièrement bien cet endroit de la construction de soi.

En quoi Il était une fois dans l'Est a donné un nouvel espace de déploiement au projet "Devenir(S)" ?

Alors que nous lisions tous ces journaux, ces documents du passé, nous avons eu envie de travailler avec les gens au présent. Les corps, les voix, les émotions qui se rencontrent. Lors de résidences, nous avons inventé des outils et des jeux pour récolter des paroles d'ados d'aujourd'hui, nous avons aussi travaillé avec ces ados pour qu'ils récoltent les paroles d'anciens ados d'autres générations, notamment sous forme de son et d'image. Toute cette recherche a permis d'enrichir notre matériau documentaire, mais aussi notre façon de travailler avec les personnes impliquées. C'est avec toutes ces richesses que nous sommes partis à la rencontre des habitant-es du Cœur de Pays Haut.

Qu'est-ce qui vous enthousiasme dans la construction d'un projet évolutif, qui s'inscrit dans une temporalité longue et la création d'un tissage entre des espaces ?

Les années de collectes menées jusqu'alors sur de nombreux territoires, montrent que toutes ces paroles adolescentes du présent et du passé, dans des espaces à la fois géographiquement éloignés, ont de nombreux points communs. Tous ces récits sont comme en réseau, et ils s'éclairent les uns les autres. Comme des constellations. Nous avons donc imaginé un site internet pour les réunir et les mettre en lien, dans l'espace et le temps. Le projet Il était une fois dans l'Est, construit sur mesure pour raconter un territoire, s'inscrit aussi dans un tout plus grand qu'il contribue à éclairer.

pourtant toute cette réalité est engloutie. Dans le fond des puits, et dans les mémoires. Demander à des jeunes collégiennes d'aller à la rencontre des anciens pour les entendre parler d'adolescence, c'était faire resurgir des récits enfouis, collecter un patrimoine intime, sensible, et souvent très joyeux.

En quoi le territoire du Cœur de Pays Haut a-t-il fait résonner des endroits de votre adolescence ?

J'ai grandi à Vesoul, en Franche Comté. C'est une petite ville dans un département très rural, construit autour de l'agriculture et d'une usine Peugeot. Je me suis construit dans l'adolescence en sachant que j'aurais forcément à partir pour poursuivre des études et aussi pour travailler puisque je voulais faire un travail autour de la création artistique. La fin du lycée, c'était une séparation annoncée pour notre groupe d'ami-es.

« *Aller à la rencontre des anciens pour les entendre parler d'adolescence, c'était collecter un patrimoine intime, sensible, et souvent très joyeux.* »

Quelle était votre intuition sur ce que la parole d'habitants allait faire émerger de non visible sur ce territoire en particulier ?

Le Cœur de Pays Haut regroupait les plus grandes mines de fer de France. Il y aurait 40000 km de galeries sous le sol, soit l'équivalent du tour de la terre! Et

Même si j'étais très attaché à cet endroit et à ces gens, je n'avais d'autre choix que de partir. J'ai trouvé des résonances fortes entre le Cœur de Pays Haut et mon territoire d'origine, et j'imagine pour les gens de là bas, la même difficulté à ne pas pouvoir rester dans un endroit que pourtant on aime.



Une résidence artistique avec les adolescent·es du collège Joliot-Curie de Tucquegnieux

Camille Pereira est directrice culturelle de Scènes et Territoires, à l'origine de l'invitation de la compagnie La Bande Passante sur le Cœur de Pays Haut

« L'envie d'un projet qui touche plusieurs anciennes cités minières et qui interroge la façon dont ces activités ont modelé les paysages et les mémoires. »



Scènes et Territoires accompagne les collectivités locales dans l'analyse des besoins et la définition des enjeux culturels propres à leur territoire. Comment s'est fait le choix de faire se rencontrer entre le Pays Haut et la compagnie La Bande Passante ?

Certaines collectivités du territoire n'ont pas de compétence culturelle; c'est pourquoi elles font appel à nous. Tout part du diagnostic que nous faisons avec elles en début de projet. Celui avec la Communauté de Communes Cœur de Pays Haut a révélé l'envie d'un projet qui touche plusieurs anciennes cités minières et qui

interroge la façon dont ces activités ont modelé les paysages et les mémoires. On a tout naturellement pensé au spectacle Au Fond et fait le lien avec Devenir dans la dynamique de collecte de récits intimes d'ados.

Pourquoi cette volonté de raviver la mémoire minière ?

La mine a transformé le paysage et la construction des villes. On trouve encore plein de vestiges, allant d'infrastructures aux tags représentant des gueules jaunes sur les maisons. L'histoire liée à la mine est présente mais pas mise en avant et peu valorisée ; d'où la volonté de le faire.

« Nous nous sommes appuyés sur une résidence artistique avec les adolescent·es du collège Joliot-Curie de Tucquegnieux pour récolter la parole des seniors. »

Quels ont été les points d'appui pour construire cette résidence artistique dans le Cœur de Pays Haut ?

En lien avec les collectivités, nous avons souhaité travailler avec différents publics. La thématique de la mémoire concerne non seulement les seniors mais également les prochaines générations, pour que cette mémoire soit transmise. Nous nous sommes appuyés sur une résidence artistique avec les adolescents du collège Joliot Curie de Tucquegnieux pour récolter la parole des seniors. Nous sommes allé-es chercher du côté du réseau de la Lecture Publique, des assos locales (La Chaise Musicale, Trieux 63) en fonction de ce que la compagnie construisait. Aujourd'hui, le projet, en plus d'une dimension documentaire, revêt d'une dimension musicale.

“Ici, à l'époque, c'était l'Amérique”

Tommy Laszlo est coresponsable artistique de la C^{ie} La Bande Passante, il est à l'origine d'une cycle de recherche consacré à la musique et à la Bande Dessinée. Il a participé aux ateliers et aux collectes, et a donné à cette résidence sa dimension BD/Western.

« Tu habites dans le grand Est et par un coup de crayon, tu peux te retrouver dans le grand Ouest américain. »



Vous travaillez depuis quelque temps déjà sur l'adaptation de Bandes Dessinées en spectacle. Qu'est-ce que ce médium permet de dire sur le rapport à notre territoire de vie, à l'envie parfois de s'en échapper ?

J'ai toujours été fasciné par les dessinateurs: de rien faire surgir une forme et une figure. Il y a une forme d'art total dans le dessin. C'est un art minimal qui peut suggérer à la fois le mouvement,

l'espace, le son. Tu t'échappes par une économie de moyens absolue. Tu as une feuille, un stylo, et en deux secondes, tu es projeté ailleurs.

Je retrouve là-dedans des pulsions d'évasion que je ressentais quand j'étais gosse, et le premier geste par lequel j'ai pu le faire ça a été le dessin. J'ai commencé à dessiner très jeune, vers 7-8 ans, et je me souviens que c'était des moments extrêmement paisibles, très libérateurs. J'étais dans ma bulle et je pouvais m'échapper.

Comment les liens se sont-ils faits entre votre travail sur la Bande Dessinée et la résidence sur le territoire du Cœur de Pays Haut ?

Nous avons depuis longtemps l'envie de travailler autour de la bande dessinée. C'est là que nous avons découvert Nicolas Moog. Il est originaire du grand Est de la France, il habite à Metz, et il ne parle dans ses BD que de grand-Ouest américain. Nicolas Moog



De la BD augmentée en spectacle

écrit un album sur la musique de Tucson en Arizona, *Retour à Sonora*. Il a aussi écrit un livre autobiographique qui s'appelle *la fuite*: il est assis à sa table, il s'évade et se retrouve au Mexique, dans le désert de Sonora là aussi. C'est sa manière de s'évader par le dessin qui m'a particulièrement touché: tu habites dans le grand Est et par un coup de crayon, tu peux te retrouver dans le grand Ouest. C'est en vivant les choses que nous nous sommes rendus compte qu'il y avait des passerelles à faire entre ces différentes recherches artistiques. Parallèles entre son travail et le Cœur de Pays Haut.

Le titre *Il était une fois dans l'Est* est comme un clin d'œil évoquant cette résonance entre le grand Est de la France et le grand Ouest américain. Pouvez-vous nous en dire plus sur le choix de ce titre ?

Tucson, c'est une ville posée sur un désert aride entourée de cactus. Et le Cœur de Pays Haut a une forme désertique aussi, du fait d'avoir été vidé de sa population à partir des années 80. Il y a ces grands territoires qui sont vides et on les rejoint par la voiture. Sans ta voiture, tu n'es rien!

Quand je cherchais un titre, m'est venu l'iconographie western qui a bercé mon adolescence et l'image de la diligence pour aller d'un lieu à un autre.

Il était une fois dans l'Ouest, c'est bien sûr un film mythique, dans lequel la musique a une place très importante. Ce qui est aussi le cas pour notre recherche sur le territoire. Et il y a le lien avec le récit, le "*Il était une fois*" des frères

Grimm. Eux- aussi étaient des collecteurs de paroles, qui ont influencé mon enfance et mon adolescence.

Et les gens que nous avons rencontrés dans le Cœur de Pays Haut nous disaient « Ici, à l'époque, c'était l'Amérique », ils faisaient le lien avec la conquête de l'ouest, le territoire minier devenait la conquête de l'Est. Il y avait aussi la culture américaine des années 50-60 qui était très présente.

Vous avez passé 2 ans à rencontrer les habitants de ce territoire. Quels ont été les endroits de surprises qui ont modifié votre regard ?

Plus j'ai creusé le monde de la mine et plus j'en ai été fasciné. D'abord j'ai découvert que nous vivions au-dessus d'un gruyère. S'il fallait donner une image, nous vivons quasiment sur une couche de papier, c'est exceptionnellement fou! Et toute cette région est en train de s'affaisser.

« " Ici, à l'époque, c'était l'Amérique ", ils faisaient le lien avec la conquête de l'ouest, le territoire minier devenait la conquête de l'Est. »

Ensuite j'ai découvert la solidarité. Le monde de la mine, c'est une histoire d'hommes et de femmes, c'est une histoire de famille. Quand « au fond » ça travaille, « au jour » ça s'inquiète. Quand « au jour » ça travaille, parce qu'il faut assurer au-dessus tout ce qu'il faut, ça peut travailler tranquillement « au fond », etc. Tous ceux qui nous ont raconté la mine étaient passionnés. Il y a une envie de transmettre, toute une vie qu'ils ne peuvent nous raconter que par l'oral parce qu'elle a disparu. C'étaient des combattants et chaque fois qu'ils t'en parlent, il y a ce respect et cette fierté du mineur.

Le monde de la mine, ça a été une histoire humaine qui mérite d'être racontée aujourd'hui.

Le projet a donné lieu à une restitution le 15 juin. Que souhaitiez-vous mettre en valeur lors de cette restitution ?

L'idée était de montrer comment la compagnie a cheminé durant ces 2 années. Nous avons exploré ce territoire aux travers de rencontres, d'ateliers avec les collégien-nes, de dessins et d'esquisses, de compositions musicales dans les lieux emblématiques.

Le 15 juin a été l'occasion de mettre toutes ces recherches artistiques en commun, lors d'une journée d'inauguration festive dans l'église en fer de Crusnes. Avec une exposition interactive en accès libre l'après midi, et un spectacle en soirée réunissant tous les artistes et les ados qui ont participé à ce travail.

Nous avons essayé de transmettre ce qui nous a été transmis, d'être passeurs. Nous avons choisi de raconter un monde qui n'existe plus, non avec nostalgie, mais avec des outils contemporains qui permettent de le faire revivre.

En quoi le territoire du Cœur de Pays Haut a-t-il fait résonner des endroits de votre adolescence ?

Quand tu es au contact avec des adolescents, que tu les regardes dans leur quotidien, tu revis une forme d'adolescence. Par rapport au territoire lui-même, je dirais l'envie d'évasion, l'envie de dire « Quand je serai grand, je ferai ça et je serai ailleurs! ». Et pour autant ils aiment ce territoire et ce territoire est chouette. Je pense que c'est une envie universelle de dire « vivement que je grandisse pour que je puisse faire ce que je veux ». ça m'a fait raisonner ça.

Un projet inclusif et intergénérationnel pour apprendre de nos différences

Olivier Tellier est Maire de Trieux, Vice-Président Culture, Animation, Tourisme à la communauté de Communes du Cœur de Pays Haut. Il a sollicité Scènes et Territoires et la compagnie pour concevoir un projet de création sur mesure pour le territoire.

«J'aimerais que nous fassions des parcours thématiques sur des lieux en particulier, pour plus tard, avoir 200 récits accessibles sur le territoire!»



Histoire face à la fermeture d'esprit de certains aujourd'hui. C'est grâce à toutes les populations qui sont venues que nous avons pu faire de grandes choses et que nos territoires existent tels qu'ils sont aujourd'hui.

Comment voyez-vous votre rôle en tant que Vice-président de Cœur de Pays Haut en charge de la culture, de l'animation et du tourisme ?

Pouvez-vous nous parler de votre rapport particulier à ce territoire sur lequel vous avez choisi de vous engager politiquement ?

Je ne suis pas originaire du Cœur de Pays Haut. Je suis nancéien et quand je suis arrivé sur le territoire, j'avais une image assez négative de la culture minière. Peu à peu j'ai commencé à apprécier et je ne suis jamais reparti alors que mon métier me le permettait. J'ai commencé à apprendre à connaître les personnes, à découvrir qu'il y avait vraiment une histoire, qu'elle est en train de disparaître au fur et à mesure que les anciens disparaissent et qu'on ne peut pas l'oublier.

J'étais content que Trieux change, se modernise. En même temps, j'ai réalisé l'importance de transmettre cette

«Les seniors sont en train de disparaître, c'est pourquoi je me suis dit qu'il fallait garder une trace de ces témoignages.»

Mon souhait c'est d'abord de faire connaître le territoire aux personnes qui y habitent. Dans ma partie touristique, ce que je veux c'est que les personnes qui habitent ici aient envie de s'y déplacer, d'en faire découvrir les richesses à leurs amis. Qu'ils sachent qu'il y a une histoire, des zones protégées, des sites remarquables.

Selon vous, qu'est-ce que les artistes peuvent apporter à votre territoire ?

Ce qui est important pour moi c'est ce travail, d'intergénérationnel et

d'inclusion. Que les gens du territoire apprennent à se connaître par leurs différences. Aujourd'hui on range tout le monde dans des boîtes, on donne des noms à toutes les catégories. Mais une personne c'est une personne.

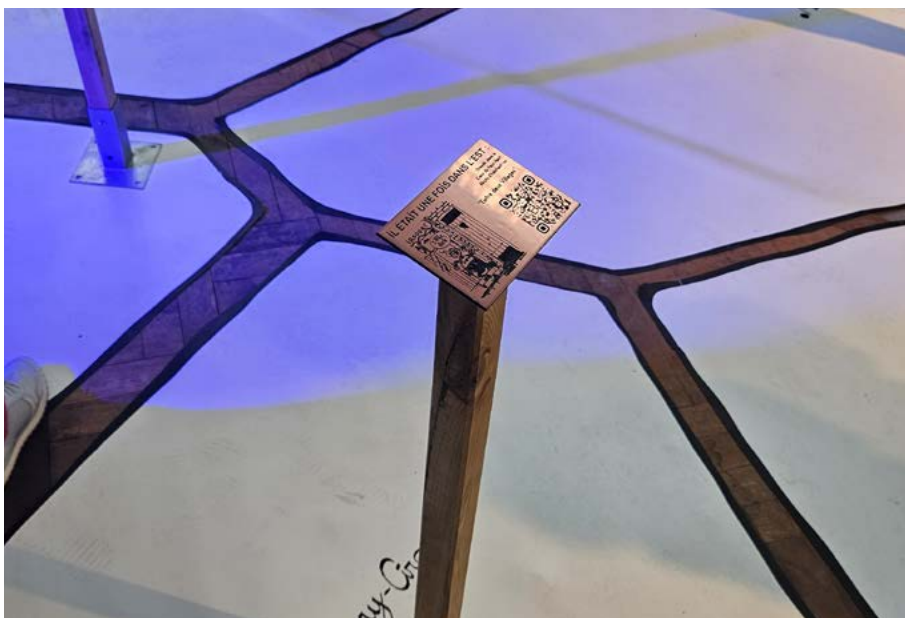
L'artiste bouscule le journal de 20h ! Par ses questionnements et par ses mises en œuvre artistiques, il casse les a priori, il casse les codes, il bouscule les façons de penser, les frontières. Moi je peux avoir des idées mais l'artiste a une vision et il sait mettre en œuvre, valoriser une réalité.

30 plaques illustrées ont été réparties sur la communauté de communes permettant d'accéder à 30 récits grâce à des QR-codes. Quel est pour vous l'intérêt de cet outil, notamment par rapport à son utilisation dans le temps ? Les seniors sont en train de disparaître, c'est pourquoi je me suis dit qu'il fallait garder une trace de ces témoignages. Aujourd'hui nous avons 30 QR codes répartis sur un vaste territoire.

Maintenant j'aimerais que nous fassions des parcours thématiques sur des lieux en particulier, comme par exemple sur Trieux autour des grèves de 1963 ou sur Tucquenieux sur le quartier de «La petite Pologne» pour parler de la mixité des populations. J'aimerais aller plus loin oui. Dans dix ans, avoir 200 QR-codes sur nos communes !

Qu'est ce que vous voudriez dire aux gens qui découvriront le Cœur de Pays Haut au travers de ces récits ?

Nous avons un territoire fort, fort dans la rencontre, fort en humanité. Si je disais à une personne de venir sur mon territoire, je dirais «Viens le jour où il y a une fête!» Ce qui est important ici c'est pas tant les paysages que l'histoire humaine, la convivialité, notre façon d'accueillir.



Des QR codes, aux parcours sonores

Des récits vivants, simples et passionnants

Laurence Moletta est créatrice sonore et musicienne multimédia, elle a animé les ateliers avec les élèves du collège Joliot-Curie de Tucquegnieux avec qui elle a collecté les récits des habitant-es et réalisé le montage de 30 capsules sonores.

« J'ai embarqué une classe d'ado avec moi, dans une optique de leur faire comprendre tout le processus de déroulement d'une interview jusqu'à une restitution finale de type podcast. »



Pouvez-vous vous présenter et présenter votre parcours artistique en quelques mots ?

Je suis compositrice, chanteuse, instrumentiste. J'ai un diplôme de composition contemporaine assistée par ordinateur, je m'intéresse depuis longtemps à tout ce qui est art numérique associé à la musique contemporaine. J'ai longtemps été dans la recherche et le développement d'outils numériques pour la pratique du chant. Depuis 2020, j'ai intégré des projets de territoire et créé des parcours sonores géolocalisés, qui utilisent des applications numériques qui permettent aux gens d'écouter des histoires tout en se promenant.

Vous avez déjà une expérience de travail de territoire et de parcours sonores. Quelle a été la spécificité de ce projet avec la compagnie La Bande Passante et du travail avec le public adolescent ?

La spécificité dans ce projet de territoire c'est que je n'étais plus seule à bord. J'ai embarqué une classe d'ados avec moi, dans une optique de leur faire comprendre tout le processus du déroulement de l'interview jusqu'à une restitution finale de type podcast.

C'était intéressant parce que ça m'a permis de voir à toutes les étapes qu'est-ce qui était vraiment possible de faire, dans une dynamique d'aller tous ensemble vers un résultat.

Nous avons commencé par une initiation à la prise de son, avec des petits enregistreurs et des micros. Ensuite nous avons abordé la question de l'interview : préparation des questions, comment oser aborder les gens, comment oser parler et poser les questions. Puis ils sont partis

dans leurs familles et sont revenus avec des récits. Donc il a fallu s'occuper de cette matière sonore : comment on analyse, ce qu'on en fait, etc. Nous avons réalisé des dessins et des cartes mentales associées à des mots, qui permettaient d'avoir une cartographie de chaque récit. Ils avaient ainsi sous les yeux

« Des anciens ados qui parlent à des ados d'aujourd'hui, ça rend les récits vivants et simples. »

une représentation complète du récit. Nous avons également travaillé sur les récits que j'ai moi-même collectés sur le territoire. C'est un territoire que les ados connaissent peu car ils fréquentent surtout les grandes villes. Ils ont découvert un peu de l'Histoire agricole et de l'Histoire minière du Cœur de Pays Haut à travers ces récits.



Exploitation du territoire

Vous avez passé 2 ans à rencontrer les habitants de ce territoire. Quels ont été les endroits de surprises qui ont modifié votre regard ?

J'avais un a priori assez négatif sur le monde de la mine. Je pensais que c'était un milieu très masculin et très technique. Grâce à l'entrée par les récits d'adolescence, j'ai écouté avec passion ce que les gens avaient à raconter. Des anciens ados qui parlent à des ados d'aujourd'hui, ça rend les récits vivants et simples.

Ils utilisaient des mots accessibles et humains.

Ce qui m'a vraiment touchée dans ce milieu des mineurs, c'est la solidarité qui revient dans presque tous les récits. Ils parlent de l'entraide, des jeux ensemble, du mélange entre nationalités, sans racisme. Tout le monde était dans le même bateau et quand ils en parlent, tu sens qu'ils sont transportés, dans leurs regards ça pétillait.

En quoi le territoire du Cœur de Pays Haut a-t-il fait résonner des endroits de votre adolescence ?

Mes grands-parents parlaient italien et moi non, donc il n'y avait pas vraiment de possibilité d'échanges. Pendant le projet, j'ai rencontré des migrants italiens et découvert une part de ce qu'a été leur réalité. Il y a une fraternité

et une notion d'appartenance à un groupe qui m'ont fait chaud au cœur. Lorsque Mme Manguin m'a raconté ses souvenirs du jeu de la morra, je ne connaissais rien de tout ça. J'ai ma mère côté français et mon père italien, qui ne m'a pas transmis sa culture. Pendant longtemps, j'avais l'impression de ne pas trop savoir qui je suis. À travers ce projet j'ai commencé à comprendre une toute petite partie de l'immigration italienne et à réunir des parts de mon histoire.

Touchés par des récits, des souvenirs partagés

Inès, Loucia et Pierre sont des collégien·nes de 3^{ème} qui ont participé à la collecte de récits sur le territoire, notamment auprès de leurs proches.

«*Avant Il était une fois dans l'Est, nous ne connaissions rien du Cœur de Pays Haut. Nous avons découvert un peu de son histoire et de la réalité de ses habitants.*»



Le projet avec la C^{ie} La Bande passante s'est déroulé sur 2 ans. Qu'est-ce qui a été le plus marquant pour vous ?

Inès: ce qui m'a le plus marqué c'est la construction de la maquette, ça m'a plu de pouvoir être dans du pratique. J'ai aussi découvert qu'il y avait des mines ici, et la guerre.

Loucia: moi ce que j'ai aimé c'est de faire des dessins et des cartes mentales à partir des enregistrements.

Pierre: ce que j'ai préféré c'est quand j'ai interviewé Claudine Matassoni, que je ne connaissais pas et que j'ai découvert son histoire, ça m'a touché.

Tous: Avant Il était une fois dans l'Est, nous ne connaissions rien du Cœur de Pays Haut. Nous avons découvert un peu de son histoire et de la réalité de ses habitants.

Vous avez interviewé vos parents sur la période de leur adolescence. Est-ce que cet échange a changé votre regard sur eux ?

Pierre: j'ai interviewé mon père. Je n'ai pas découvert beaucoup de choses mais c'était bien. J'aimerais lui dire «*Merci pour ces instants passés avec toi et les conseils que tu m'as donnés, papa. Plus tard, j'aimerais devenir Pilote de ligne. J'aimerais voler, pas parce que c'est beau, pas parce que c'est cool, je veux juste voler. ça va être compliqué mais j'ai envie de te montrer que j'ai réussi mon rêve.*»

Loucia: Papa parle plutôt portugais c'est donc maman, Nadine, qui a accepté de jouer le jeu. C'était un moment de partage, il y a eu beaucoup de fous rires, de souvenirs partagés. Notre adolescence n'est pas la même. Ça m'a fait plaisir de l'interviewer. Merci de m'avoir raconté l'anecdote avec ma grand-mère. Je ne l'imaginai pas comme ça. Elle me

manque énormément. Je pense souvent à elle, quand on allait piquer des fraises dans les jardins.

Inès: J'ai interviewé mon voisin. Aujourd'hui il est psychologue et ce qui m'a touchée c'est qu'il ne vivait pas bien son adolescence, il était triste et mal dans sa peau. Je n'aurais pas imaginé ça. Moi ce n'est pas ce que je vis aujourd'hui, même si des fois c'est difficile avec l'école, avec les autres. Ça m'a touchée le récit de Frédéric.

Qu'est-ce que vous auriez envie de partager de ce que vous vivez en tant qu'adolescent·e en écho à tous les témoignages récoltés au cours du projet ?

Pierre: C'est difficile de répondre parce que je suis dedans. Je pourrais dire des choses sur mon enfance, je pourrais comparer. Mais là, l'adolescence pour l'instant c'est normal, c'est mon quotidien, tous les jours c'est la même chose, je ne sais pas quoi en dire. Moi j'ai deux maisons. Avec mes amis à Trieux, on se réunit à la mairie, ou devant les magasins, après on s'amuse dehors.

Loucia: En ce moment j'ai pas mal de stress à cause du brevet. Pour me détendre j'aime lire et m'occuper de mes chats. Avec mes amis, on se réunit au stade, on joue avec les garçons qui nous apprennent à jouer au foot. Ou on va chez Anaïs, ma deuxième maison, on refait le monde, on aimerait moins de pollution. Mon rêve ce serait de vivre avec 125 chats et d'être aide soignante.

Inès: Par rapport à ce que les gens racontent sur ce qu'ils faisaient quand ils étaient ados, moi je vis loin du collège, je n'ai pas d'amis avec lesquels sortir proche de chez moi. Je ne joue pas, je ne vais pas au cinéma. J'aime rester chez moi à dessiner, ça me détresse. Je joue avec mon petit frère. J'aimerais avoir un hamster.

Si vous deviez résumer le projet avec la C^{ie} La Bande Passante en trois mots :

Loucia: adolescent

Inès: souvenir

Pierre: histoire

«*C'était un moment de partage, il y a eu beaucoup de fous rires, de souvenirs partagés.*»



Raconter pour ne pas oublier

Emilie Henquinet est fille, petite fille et arrière petite de mineurs. Elle est chargée d'édition pour le magazine *Paroles de Lorrains*, une maison d'édition axée la culture Lorraine et la mémoire ouvrière. Elle a été interviewée par les élèves en tant que personne témoin.

« *Les hommes de ma famille ont laissé tellement de sueur dans ce sous-sol lorrain que j'ai un lien très fort avec cette terre. Je veux transmettre ce patrimoine aux générations futures.* »



Pouvez-vous vous présenter et nous raconter votre parcours dans le Cœur de Pays Haut? En quoi votre adolescence sur ce territoire a-t-elle participé à ce que vous êtes aujourd'hui?

J'ai grandi à Landres. Mon père était mineur de fer à Joudreville. En 93, quand les mines ont fermé, nous sommes partis sur Thionville. On est partis de Landres un peu la mort dans l'âme. J'avais 14 ans. J'ai compris que rien n'était jamais acquis d'avance, qu'il fallait toujours se battre pour y arriver pour conserver la dignité, pour conserver son travail.

Mon père adorait son métier de mineur, il a appris à l'aimer pendant ses 20 ans de carrière.

J'ai appris que si malheureusement on n'a pas la possibilité de continuer à faire ce qu'on aime, il faut savoir changer son fusil d'épaule, avoir un plan B, se remettre en question, se renouveler et avancer.

Plus tard, j'ai vécu 10 ans en Alsace. Et je suis revenue. J'avais besoin de retrouver ma terre. Je travaille pour *Paroles de Lorrains*. C'est une maison d'édition axée sur la mémoire et la culture Lorraine, la mémoire ouvrière. J'y suis entrée comme bénévole. En 2016, nous avons créé une exposition d'objets et d'archives sur la mine, avec notamment Stéphane Rog qui s'est beaucoup investi. De cette exposition, nous avons fait un livre, qui fonctionne encore très bien aujourd'hui. Cet élan d'adversité, ça m'a permis de faire ce livre avec *Paroles de Lorrains*.

Vous êtes venue au collège Joliot-Curie pour être interviewée par les élèves au sujet de la période de votre adolescence. Qu'est-ce qui vous a motivé à accepter cette invitation? Comment avez-vous vécu cette expérience?

J'étais très honorée d'être invitée. J'ai emmené mon acolyte Stéphane Rog, qui a fait 30 ans de mine. Moi, mon père était mineur, mon grand-père était mineur, mon arrière grand-père était mineur. Je dis souvent que les hommes de ma famille ont laissé tellement de sueur dans ce sous-sol lorrain que j'ai un lien très fort avec cette terre. Je veux transmettre ce patrimoine aux générations futures.

Cette rencontre, c'était génial! Je ne pensais pas les élèves aussi impliqués dans dans l'histoire du pays. Ils étaient

très investis et intéressés, ça m'a mis du baume au cœur. Ça a été vraiment un moment fort pour nous, je pense pour eux aussi. J'espère qu'ils en garderont un souvenir mémorable.

« *On a appris à vivre avec ce melting pot de populations.* »

Vous témoignez que votre père était syndicaliste et investi dans différentes fermetures de mines. Qu'auriez-vous envie de dire aux personnes qui ignorent ce qu'était la vie ici du temps des mines?

Les mineurs ont beaucoup souffert pour extraire le fer dont le sous-sol lorrain est gorgé. De la fin des années 1800 au début des années 1900, c'était effarant de voir leur conditions de travail, ça s'est amélioré au fil des années. Donc d'abord ne pas oublier ces mineurs, qui ont parfois donné leur vie pour que la France soit ce qu'elle est.

Et ne pas oublier la notion du vivre ensemble. On a eu beaucoup de polonais, d'italiens, de maghrébins, de tchécoslovaques, tous ces pays qui sont venus nous prêter main forte dans les années 40 et après la guerre. On a appris à vivre avec ce melting pot de populations. Ne pas oublier que sans eux la France n'aurait pas pu faire ce qu'elle a fait et conserver cet esprit fraternité entre peuples.

La musique au cœur de la rencontre

Thomas Guiral est musicien, il est ce qu'on appelle multi-instrumentiste. En parallèle il fait de la création son et vidéo pour le spectacle vivant. Il a composé les habillages musicaux des capsules sonores.



« *Par la musique, je cherche à devenir passeur de ces histoires. Je crée une rencontre entre des humanités.* »

Pouvez-vous vous présenter et présenter votre parcours artistique en quelques mots?

J'ai d'abord reçu une éducation en musique classique, puis j'ai découvert la pop et la musique traditionnelle. Je suis passé petit à petit de la musique à l'image,

de la musique à la scène. Je suis ce qu'on appelle multi-instrumentiste, je touche un peu à tout. Je fais de la création son et vidéo pour le spectacle vivant. J'ai notamment travaillé avec des centres dramatiques. En parallèle, je suis musicien et vidéaste pour des projets personnels.

Comment s'est faite la rencontre avec Tommy Laszlo et votre arrivée dans le projet ?

J'ai rencontré Tommy lors d'une formation à Tucson en Arizona. Lui, il y allait en lien avec son projet autour de la BD et du travail de Nicolas Moog (*Retour à*

300 ans en lien avec l'histoire de l'immigration, est un conglomérat de musiques de différents pays, de différentes cultures. Et la technique de l'enregistrement qui s'est développée en premier aux Etats-Unis a sauvé la musique traditionnelle grecque, irlandaise, etc.



Rencontre des lieux

Sonora). Moi j'y allais pour apprendre des musiciens et techniciens de là-bas. D'abord parce que c'est une musique qui a bercé mon enfance. Je me suis très vite approprié cette esthétique et cette sorte de fantôme de la musique américaine. Et puis techniquement, ils ont des méthodes de composition musicale, d'enregistrement et de production qui sont très différentes de ce qu'on fait en France.

Nous avons eu une belle connexion avec Tommy, sur nos sensibilités artistiques, humoristiques, humaines. A notre retour en France, Tommy m'a proposé de travailler ensemble.

Le travail de la compagnie a résonné avec mon propre travail autour de l'archive. J'ai aussi un lien très fort avec les objets et leur histoire. Je collectionne les instruments de musique et les appareils photo. Pas seulement pour les collectionner. J'aime m'en servir en sachant qu'ils ont déjà eu une histoire et qu'elle reste présente. Même si je ne la connais pas, cette histoire influence ce que moi je construis ensuite avec le même objet.

Vous êtes originaire de Franche-Comté. Pouvez-vous me parler de ce qui influence votre musique aujourd'hui et notamment de ce lien avec l'ouest américain ? Comment la musique peut-elle permettre des rencontres entre des cultures ?

J'ai reçu une éducation musicale classique. Mes parents étaient musiciens professionnels, pédagogue et concertiste. Quand j'étais jeune et que j'ai découvert la musique américaine, Ben Harper par exemple, j'étais heureux d'avoir mon univers musical propre, différent de celui de mes parents. Et à 15 ans pour séduire les filles, la guitare c'est mieux que la flûte à bec ! J'ai compris plus tard que la musique américaine, qui s'est construite depuis

Pour *Il était une fois dans l'Est*, une partie de la recherche artistique s'est faite par des capsules vidéos de créations musicales in situ, sur des lieux singuliers du territoire. Pour vous, comment la musique peut-elle nous amener à modifier notre regard sur le réel ? Que peut-elle faire émerger ?

« Dans la musique, il y a une notion vibratoire qui touche l'universel et crée une autoroute pour se rencontrer. »

Dans la musique, il y a une notion vibratoire qui touche l'universel et crée une autoroute pour se rencontrer. Avec des personnes, c'est un souvenir qui va remonter et rassembler par l'émotion.

la mine. Nous lui avons rejoué « la foule » et ce moment s'ancre dans l'intime. Nous étions des inconnus et d'un coup le regard a changé sur la rencontre.

Nous sommes aussi allés sur des lieux qui ont eu une histoire pendant cent ans et qui sont aujourd'hui vides. Il s'agissait plutôt de ressentir une vibration liée à cette histoire, d'imaginer quels ont été ces endroits, pour leur rendre hommage. Très modestement, avec juste une guitare, je devais interpréter au sens artistique du terme, mais aussi interpréter l'histoire que je ne connais pas complètement, la fantasmer.

En amenant mon intime, je ne parle pas de moi, je cherche à devenir passeur de quelque chose de cette histoire. J'amène une lumière sur ce qui est déjà là et qui a disparu d'une façon assez brutale. Je crée une rencontre entre des humanités.

Vous étiez présent lors de la restitution du 15 juin, accompagné de 2 autres musiciens. Comment avez-vous construit votre répertoire en lien avec le Cœur de Pays Haut ?

Pour la première partie de la soirée, qui était vraiment la restitution du projet, l'idée était d'accompagner la parole des ados et les dessins d'Etienne avec une musique qui est à cheval entre la musique de composition pure et d'hommage à cette esthétique américaine. C'est plus

une ambiance qui rejoint le travail fait avec Laurence sur les capsules. Des touches musicales qui font écho aux récits et au territoire. Amener des étendues sauvages qu'on aurait peut-être pas



Concert des Awesome Possums

Par exemple nous avons joué dans le salon d'un ancien porion et de sa femme qui venait d'une famille d'agriculteurs. Elle a raconté le jour où elle avait vu Edith Piaf à la salle de spectacle construite par

imaginées au Cœur de Pays Haut, qui lui donnent d'un coup une autre dimension. Pour la deuxième partie qui était plus festive, j'ai fait appel au groupe *Awe-some Possums*. Ils jouent de la musique

américaine appelée Old time. C'est une musique populaire anglophone typique, qui est partie des rencontres spontanées entre musiciens immigrés de différents pays, chacun avec leur instrument. Et on a terminé par de la musique cajun, qui est la musique américaine francophone de Louisiane.

En quoi le Cœur de Pays Haut a-t-il fait résonner des endroits de votre adolescence?

J'ai grandi en Franche-Comté. Je me souviens du passé agricole dur, une région sinistrée, où il y a peu de grandes villes, où il y a beaucoup d'ennui et des étendues vertes, des étendues ouvertes, des grandes fermes et des forêts. J'avais pas de scooter mais je traînais à vélo, on

« Ces régions du grand Est font partie de la construction de mon adolescence. Pour survivre, il fallait partir. »

allait jouer dehors.

Ces jeunes qui traînent, l'accès au travail difficile, l'industrie qui s'effondre, etc. Ces régions du Grand Est font partie de la construction de mon adolescence. Pour survivre, il fallait partir. Je l'ai quittée dès que j'ai pu mais j'en garde quand même une marque.

Le sociologue Benoît Coquart a écrit un livre qui s'appelle *Ceux qui restent*. J'ai des amis qui sont restés, qui vont boire des verres dans les mêmes bars depuis

des années, avec des rêves d'ados qui aujourd'hui sont cachés dans une petite boîte.

Redécouvrir son environnement, sa famille, son histoire

Marie Fiefel est enseignante référente de *Il était une fois dans l'Est* au collège Joliot-Curie de Tucquegnieux. Elle a accompagné ce projet sur les 2 années de présence de la compagnie, en organisant la résidence au sein de l'établissement.

« Je crois que l'art et la culture au sens large, sont une clé, tant pour la compréhension du monde qui nous entoure que pour l'épanouissement de soi-même. »



Vous êtes l'enseignante qui a coordonné le projet avec les élèves du collège Joliot Curie à Tucquegnieux. En tant que professeur de français, qu'est-ce qui vous intéresse dans le fait de mener des projets artistiques avec les élèves?

L'art est bien évidemment au cœur du programme de français à travers la littérature et les œuvres artistiques en général, et il est important de faire comprendre aux élèves que ces œuvres sont des témoignages d'une société, et que parce qu'elles sont subjectives, elles sont aussi le reflet d'émotions. Toutefois, ce n'est pas forcément en tant que professeur de français que cela m'intéresse de mener des projets artistiques et culturels avec les élèves, mais parce que je crois que l'art, et la culture au sens large, sont une clé, tant pour la compréhension du monde qui nous entoure que pour

l'épanouissement de soi-même. Nous travaillons dans un environnement où l'accès à la culture est difficile, sur le plan pratique, et pour beaucoup de familles, ce n'est pas du tout la priorité. C'est donc une vraie chance pour nos élèves de pouvoir découvrir l'art et la culture avec l'école, ce qui en fait notre devoir.

Vous aviez assisté au spectacle *Devenir* en septembre 2023. Qu'est-ce qui vous touche dans la démarche documentaire de la compagnie autour de l'adolescence?

J'ai vraiment beaucoup aimé le spectacle *Devenir* pour la sensibilité qui s'en dégage. C'est une histoire d'adolescence dans laquelle tout le monde peut se reconnaître, tant les adolescents d'aujourd'hui que ceux d'il y a quelques années, parce que les préoccupations sont assez semblables: l'amour, bien sûr, mais aussi la place dans la famille, dans le cercle d'amis, à l'école, le besoin de

s'affirmer, les influences... Et le travail sur les journaux intimes est très intéressant, car, comme je l'ai dit avant, cela constitue un témoignage d'une expérience commune qui fait appel à la subjectivité, et c'est ce qui le rend vivant et vrai. Les mots dans les journaux résonnent chez nous et nous rappellent qui on était et qui on devient. On se rend compte que le papier est plus que du papier.

Vous avez accepté de vous prêter au jeu de l'interview avec vos élèves et de livrer une part de votre histoire d'adolescente. Qu'est-ce que vous retenir de cette expérience?

Mes réponses sont restées assez simples dans l'interview réalisée par Lorik... Mais c'était amusant! Il était un peu gêné de poser ses questions, il avait bien préparé et les lisait les unes après les autres. Je ne me suis pas autorisée à raconter en détail mon adolescence à un élève. J'ai écourté certaines réponses car je n'étais pas sûr que le sens en soit bien compris sans plus de contexte et d'explications. J'ai préservé une part d'intimité.

« Ils étaient curieux de redécouvrir leur environnement (et leur famille pour certains) qu'ils croyaient connaître. Cela les a impliqués dans une démarche collective, et les a davantage placés dans une situation de communication. »

Vous connaissiez les élèves avant de réaliser le projet. Qu'est-ce que ce projet leur a apporté selon vous ?

La classe concernée par la réalisation de la maquette s'est fortement engagée. Ils étaient curieux de redécouvrir leur environnement (et leur famille pour certains) qu'ils croyaient connaître. Cela les a impliqués dans une démarche collective, et les a davantage placés dans une situation de communication. Découvrir l'aspect technique (son et lumière) les a aussi beaucoup intéressés, car ils ont besoin de concret dans une scolarité où les enseignements sont très généraux. Quelques élèves se sont vraiment engagés et épanouis dans la récolte de parole et le travail autour des interviews.

En tant qu'habitant du territoire du Cœur de Pays Haut, que ressentez-vous à l'écoute des 30 capsules sonores ? Si vous deviez résumer ce territoire en quelques mots, quels seraient-ils ?

Cela ne fait qu'une petite dizaine d'années que j'habite le Pays Haut et que j'y travaille. Au départ, ce n'était pas un choix, cela s'est fait comme ça, un peu au hasard. Puis plus le temps passe, plus j'ai l'impression qu'il y a des choses

à découvrir et que c'est un territoire en reconstruction. Et chacun peut prendre part, à son niveau, à sa reconstruction. C'est assez plaisant d'habiter un territoire où l'on a l'impression d'avoir quelque chose à faire.



La maquette créée par les élèves en année 1

Le dessin pour tisser du lien et attiser la curiosité

Étienne Gendrin est originaire d'Alsace. Il est dessinateur et auteur de Bandes Dessinées documentaires. Il a illustré chacun des 30 récits sonores pour les plaques implantées sur le territoire et le site *Devenir(s)*.

« La BD que je pratique commence toujours par des rencontres. J'utilise le dessin pour raconter des morceaux de réel qui m'ont ébloui ou touché. »



Pouvez-vous vous présenter et présenter votre parcours artistique en quelques mots ?

Je suis originaire d'Alsace et j'ai fait des études d'art option bande dessinée, à l'Institut Saint-Luc de Bruxelles, puis une licence d'art plastique à l'Université de Strasbourg. Aujourd'hui, je suis auteur de bande dessinée, illustrateur et illustrateur de presse. Je fais différentes

prestations de travail graphique, surtout d'illustration, et puis j'ai publié quatre bandes dessinées.

Vous avez écrit plusieurs bandes dessinées qui racontent des récits réels. Pour vous, qu'est-ce que ce médium apporte à la démarche documentaire ?

J'ai pas de formation au documentaire mais c'est vrai que la BD que je pratique part toujours de rencontres. J'utilise la BD pour raconter des morceaux de réel qui m'ont ébloui ou touché.

Ma première BD en 2011 s'appelait *Droit d'asile*. J'ai interviewé quatre jeunes demandeurs d'asile, mineurs étrangers isolés. Ma 2^e BD est une traversée du 20^{ème} siècle par les aventures de ma grand-mère en cuisine. Et en 2020, j'ai publié *Tête de mule* qui est l'histoire de six jeunes alsaciennes qui avaient entre 16 et 30 ans pendant la Seconde Guerre

mondiale, et qui ont constitué une équipe de résistantes, passeuses de prisonniers de guerre entre Strasbourg, la Moselle, la Lorraine et la Suisse.

J'ai plutôt un caractère doux et pas mal à me planquer, à être le scribouillard dans sa chambre sous les toits. J'aime parler des gens qui sont assez éloignés de mon propre caractère, des gens avec des caractères forts.

La BD c'est un peu comme m'offrir une autre vie. J'aime être derrière l'épaule du personnage et vivre l'aventure avec lui, être dans sa psyché, dans son cœur. C'est une façon de créer du lien entre eux et moi.

En quoi la démarche documentaire de la compagnie et le projet *Il était une fois dans l'Est* ont-ils résonné avec votre propre travail ?

Pour la BD sur la résistance, j'ai travaillé à partir de photos pour reconstituer le Strasbourg annexé et nazifié. Pour un autre projet, j'ai travaillé avec des archéologues et des institutions qui

s'intéressent au récit du passé. Quand j'ai vu le travail documentaire autour du papier de la C^{ie} La Bande Passante, ça m'a tout de suite parlé.

Dans le projet *Il était une fois dans l'Est*, la résonance forte pour moi, c'est le côté histoire du quotidien. Quand j'ai interviewé ma grand-mère, c'était vraiment le principe de la littérature du réel, la petite histoire ou les petits faits qui sont à la fois charmants et en même temps chargés d'histoire. Les témoignages récoltés dans le Cœur de Pays Haut sont des petites histoires qui nous font accéder à l'histoire du territoire, à une dynamique qui n'existe plus aujourd'hui.

Vous avez réalisé les dessins qui accompagnent les 30 capsules sonores. Comment avez-vous abordé cet exercice singulier? Comment les dessins émergent-ils?

J'essaie de reconstituer des images à partir du discours. Avec les jeunes migrants, je n'avais pas accès à leurs lieux de vie de jeunesse. J'ai dû les imaginer à partir de leurs descriptions.

Ici c'était un peu pareil. Quand j'ai écouté les capsules sonores, des images me sont venues et des éléments m'ont fait sourire. C'est souvent le trait d'humour que j'ai gardé comme point de départ. Ce qui m'aide aussi c'est que je suis assez fainéant! Dans les 2-3 idées qui me viennent, je garde celle qui sera la plus simple à réaliser en dessin.

Les illustrations pour le projet accompagnent des panneaux avec des QR-codes. Ils préexistent à l'audio que vont découvrir les visiteurs avec leur téléphone. Donc il fallait trouver un juste équilibre entre donner envie et garder un effet de surprise, ne pas tout dévoiler. Je ne voulais pas que le dessin fige l'idée du



Illustrations des capsules sonores

«Les témoignages récoltés dans le Cœur de Pays Haut sont des petites histoires qui nous font accéder à l'histoire du territoire, à une dynamique qui n'existe plus aujourd'hui.»

spectateur, plutôt qu'il crée une curiosité dont la clé est dans l'audio. Les deux fonctionnent ensemble: l'un augmente l'autre et vice-versa.

En quoi le territoire du Cœur de Pays Haut a-t-il fait résonner des endroits de votre adolescence?

J'ai grandi au sud de Mulhouse, dans le sud de l'Alsace. Il y a beaucoup de champs de colza en fleurs, du maïs, des bois, des vallons, etc. Géographiquement et spatialement, ça m'a beaucoup rappelé ça. Et il y a des témoignages de

personnes de la même génération que moi, l'adolescence des années 1990, je me suis aussi demandé «tiens, je faisais quoi quand j'avais 14 ans?».

Quand j'étais ado, je faisais des petites maquettes chez moi et du dessin. J'étais déjà un petit peu ce scribouillard qui bosse sous un toit, dans un petit atelier en solo. Finalement je suis assez raccord avec ce qu'était mon adolescence. Voilà ça continue!



Voir la vidéo du spectacle d'inauguration du 15 juin à Crusnes

Découvrir les 30 récits sonores sur le site Devenir(s)